

*The Handbook of Sociolinguistics*, sous la direction de Florian Coulmas. Cambridge (Mass.), Blackwell, 1997. 25 x 17 cm, x + 532 p.

Paul Pupier

Traits et interfaces

Volume 28, Number 1, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/603193ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/603193ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0710-0167 (print)

1705-4591 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pupier, P. (2000). Review of [*The Handbook of Sociolinguistics*, sous la direction de Florian Coulmas. Cambridge (Mass.), Blackwell, 1997. 25 x 17 cm, x + 532 p.] *Revue québécoise de linguistique*, 28 (1), 161–168.  
<https://doi.org/10.7202/603193ar>

## THE HANDBOOK OF SOCIOLINGUISTICS

Sous la direction de Florian Coulmas. Cambridge (Mass.), Blackwell, 1997. 25 x 17 cm, x + 532 pages.

Paul Pupier  
Université du Québec à Montréal

La collection Blackwell Handbooks in Linguistics comprend des ouvrages publiés sous la direction de spécialistes de renom : entre autres, Fletcher et McWhinney (sur le langage enfantin), Goldsmith (sur la théorie phonologique), Lappin (sur la théorie sémantique), Hardcastle et Laver (sur la phonétique) et Spencer et Zwicky (sur la morphologie).

Le rédacteur du *Handbook of Sociolinguistics*, Florian Coulmas, est un habitué de telles aventures collectives : citons Coulmas 1989 et Coulmas 1991. De surcroît, il a, en solo, publié des monographies : sur un sujet aussi important (et pourtant peu exploré) que *Language and Economy* ou sur un domaine aussi large que les systèmes d'écriture. Son dernier ouvrage là-dessus, *The Blackwell Encyclopedia of Writing Systems*, fait pendant à l'excellent panorama écrit par la grande équipe rassemblée par Peter Daniels et William Bright (1996). Enfin, rappelons que Coulmas est rédacteur adjoint du renommé *International Journal of the Sociology of Language*. Notre auteur est donc accoutumé aux publications d'envergure.

Dans la même démarche englobante, Coulmas, dans le présent recueil, ne limite pas la sociolinguistique au variationnisme nord-américain, et ce contrairement à d'autres présentations en anglais. Le récent manuel de Chambers 1995 en est une assez typique, et qu'il est donc instructif de considérer. Chambers, croyant que le variationnisme est le coeur de la théorie sociolinguistique («the heart of the matter»), y consacre entièrement sa belle présentation et, de surcroît, s'en tient essentiellement aux travaux nord-américains. Des écrits en français, il ne retient que les classiques, Gauchat 1905 et Bourdieu et Boltanski 1975. Or Gauchat est un ancêtre, et Bourdieu et Boltanski des sociologues, dont la notion de «marché linguistique» n'est d'ailleurs présentée par Chambers que

dans la manière dont elle a été utilisée en sociolinguistique<sup>1</sup>. Rien donc dans ce panorama qui pourrait laisser penser qu'il existe actuellement une théorie sociolinguistique de langue française. Quant aux sociolinguistes de langue allemande, Chambers n'en a absolument rien à dire (pas plus que de ceux qui écrivent en aucune autre langue)<sup>2</sup>. À part la présence plutôt symbolique du français dans la bibliographie de Chambers, toutes ses sources sont en anglais. Somme toute, le champ qu'il décrit appartient, dans son entier, aux variationnistes nord-américains.

Coulmas, lui, est allemand, professeur à Tokyo, ce qui d'emblée lui permet une vue plus dégagée de la discipline. Certes, il a trouvé la majorité relative de ses 31 collaborations aux États-Unis (12); mais les pays d'Europe, dans leur ensemble, lui fournissent encore plus de contributions (14)<sup>3</sup>. Il reste à voir si cet oecuménisme des collaborations, louable en tant que tel, a des répercussions bénéfiques sur le contenu de l'ouvrage.

Dès son introduction, donc, Coulmas annonce que la sociolinguistique ne se réduit pas au variationnisme. D'une part, il n'y a pas pour lui **une** théorie mais **des** théories sociolinguistiques («Theories but no theory», p. 3). D'autre part, il inclut dans son traité (et, par conséquent, dans la sociolinguistique) des domaines comme la démographie linguistique et la planification linguistique, et d'autres encore. À l'instar d'autres auteurs (Fasold 1984 et 1990, par exemple), il oppose sociologie du langage et linguistique sociale. Qu'il fasse entrer ces deux domaines sous le chapeau unique de la sociolinguistique est peut-être une décision terminologique dont on ne voit pas immédiatement l'import théorique, mais ses conséquences pratiques sont en tout cas réelles : ce n'est pas, on vient de le voir, chez Chambers 1995 qu'il faut chercher de la sociologie du langage, alors que celle-ci constitue une grande partie du recueil de Coulmas<sup>4</sup>.

Ce qui est pourtant contestable dans la conception de Coulmas est qu'il assimile la sociologie du langage à la macrosociolinguistique et le variationnisme à la microsociolinguistique (p. 2). Les nuances qu'il apporte immédiatement après avoir posé cette équation révèlent l'inconfort de cette

1 J'ai montré l'absence de vertu explicative de cette métaphore du «marché linguistique» dans certains travaux de la sociolinguistique montréalaise d'alors (voir Pupier 1980). Loin de répondre à mes objections, les variationnistes ne les ont jamais mentionnées et ont continué à utiliser cette notion comme une variable indépendante parmi d'autres (jusqu'à Chambers 1995 au moins).

2 Ainsi, rien n'est dit dans Chambers 1995 des travaux de Dittmar ni de ceux de Lavandera.

3 Dont quatre pour la Grande-Bretagne, trois pour l'Allemagne, trois pour l'Autriche; à quoi il faut ajouter deux collaborations du Japon, deux du Canada et une de l'Australie.

4 D'autres conséquences pratiques plus occultées sont celles par exemple qui concernent les cours à inclure dans un programme de linguistique : va-t-on envoyer la sociologie du langage dans le département de sociologie et la planification linguistique en sciences politiques ou en sciences juridiques?

position. Je pense, quant à moi, qu'on a intérêt à ne pas trop détacher les morphèmes *micro-* et *macro-* de leur étymologie. Les économistes ont raison de réserver *micro-* au niveau de l'individu et de l'entreprise et *macro-* à celui de la société globale (de l'État-nation, par exemple). Semblablement, il serait bon de dire que le niveau microsociolinguistique est celui des petits groupes tandis que la macrosociolinguistique porte sur les populations globales. Plusieurs domaines de la sociolinguistique (au sens large) peuvent être étudiés au niveau micro comme au niveau macro (ou à des niveaux intermédiaires). Certes, la démographie linguistique (qu'on inclut généralement dans la sociologie du langage) traite presque exclusivement de populations assez considérables (pour lesquelles il existe des organismes officiels, qui publient des statistiques sur la répartition des langues dans les populations qu'ils gèrent : Statistique Canada, différents organismes provinciaux au Canada, voire la Communauté urbaine de Montréal, par exemple). Mais il existe aussi une démolinguistique des petites communautés, comme celle de Charmey et ses quelque 1 247 habitants, étudiée par Gauchat lui-même. L'orthogonalité des axes *micro-... macro-* d'une part et *variationnisme – sociologie du langage* d'autre part est encore plus claire quand on étudie des questions, comme celle des attitudes, qu'on peut investiguer au niveau individuel aussi bien qu'à celui de grandes populations (à l'aide de techniques d'échantillonnage) et qu'on range souvent sous la rubrique «sociologie du langage» (c'est plutôt d'ailleurs de psychosociologie du langage qu'il faudrait parler).

La première partie du présent recueil comprend deux articles, l'un intitulé «The Evolution of a Sociolinguistic Theory of Language», de Le Page; l'autre, «The Demography of Language», par Verdoodt. Seul l'article de Le Page (qui offre d'ailleurs une histoire très instructive de la sociolinguistique) entre bien dans le thème de cette première partie, «Foundations»; celui de Verdoodt relèverait plutôt de la troisième partie de l'ouvrage, «Linguistic Dimensions of Society». Dans ce dernier cas, il s'agit bel et bien en effet d'une introduction à la démolinguistique, avec exemples, surtout belges et canadiens.

Si la troisième partie du recueil porte sur la sociolinguistique de la société, la deuxième concerne la sociolinguistique du langage (pour reprendre des titres connus : respectivement, Fasold 1984 et 1990). Symétriquement à la troisième partie donc, la deuxième s'intitule «Social Dimensions of Language».

Le couple Milroy (James et Lesley) a collaboré une fois de plus sur le thème «Varieties and Variation» (chapitre 3). La tâche est peu différente de celle qui a été confiée à Wolfram (son chapitre est intitulé «Dialect in Society»). Mais il est généralement avisé d'avoir des contributions prestigieuses. On rappellera que les Milroy ont laissé leur marque en sociolinguistique en y introduisant

leur notion de réseau social (*social network*) et que Wolfram est un pionnier de la dialectologie variationniste : *Social Dialects in American English*, livre dont il est le premier auteur, est paru il y a près d'un quart de siècle. Une originalité de l'article de Wolfram est qu'il semble aller encore plus loin que Labov dans l'engagement social qu'il préconise pour les sociolinguistes : les chercheurs qui ont obtenu des données linguistiques d'une communauté de parole doivent aider de façon active les populations qui leur ont fourni des données linguistiques (p. 126).

Les chapitres 4 et 5 portent sur le changement sociolinguistique. Le premier des deux, «Language Change in Progress : Variation as it Happens», de Norman Denison, aborde un domaine dont la sociolinguistique a légitimé l'existence : l'étude du changement linguistique en cours. Ce changement, l'auteur l'observe depuis une trentaine d'années sur la situation triglossique (allemand, frioulan et italien) du village de Sauris, dans le Frioul. L'article suivant, «Social Factors in Language Change», est une présentation limpide faite par un des doyens de la sociolinguistique, William Bright.

Étant donné l'importance de la variation phonologique dans l'histoire de la sociolinguistique, il est légitime qu'un chapitre soit consacré à la «Sociophonology». Dans ce chapitre, John Honey montre que même les prononciations standard (comme la «Received Pronunciation» britannique) ne vont pas sans variation, ce qui ne veut pas dire pour autant que le concept de standard soit vide. Il ne l'est pas dans la mesure où il agit comme modèle.

Les Viennoises Ruth Wodak et Gertraud Benke intitulent leur contribution «Gender as a Sociolinguistic Variable». Les féministes actuelles disent «gender» (plutôt que «sex», comme on lisait dans les premiers travaux variationnistes). Il est inutile, à mon avis, d'importer ce changement terminologique. On peut continuer à cantonner le mot français *genre* dans son sens grammatical (et dans l'acception qu'il a dans *bon genre*, *genre littéraire*, etc.), car, dans notre langue, le mot *sexe* désigne, sans équivoque, aussi bien l'identité sociale (comme sur le passeport) que la catégorie biologique; et le best-seller de Simone de Beauvoir ne serait pas meilleur s'il s'intitulait *Le deuxième genre*. Quant à la substance, je concours avec les auteures quand elles écrivent que la variable sexe (disons) est déterminante en sociolinguistique, non pas mécaniquement, mais parce qu'elle recouvre des attitudes, des statuts et des relations de pouvoir différentiels. Pour le prouver, Wodak et Benke font une bonne revue de la documentation de langue anglaise et de langue allemande.

L'âge est une autre variable sociolinguistique que les premiers écrits variationnistes utilisaient essentiellement en tant que variable indépendante. Tandis que le sexe était une variable binaire (masculin /féminin), l'âge (chronologique)

était une variable multiple (découpée en  $n$  tranches d'âge). Il est vrai que l'âge intervenait de surcroît dans la mesure du changement linguistique. En comparant une variable linguistique chez des gens d'âges différents, les sociolinguistes étudient le changement, en ce qu'ils appellent «temps apparent» (à défaut d'observer le changement en «temps réel», c'est-à-dire dans la même population à des périodes consécutives, comme le fait ici Denison). Pour la variable âge aussi, on passait sous silence nombre de phénomènes psychologiques et sociaux : ceux qui sont liés à la maturation, aux différentes «étapes» de la vie, aux générations, aux cohortes, etc., tous phénomènes qui montrent la variété des expériences recouvertes par la notion d'âge et font comprendre l'impact qu'elle a pour le comportement linguistique. Ces questions ont été intégrées de plus en plus à la recherche variationniste, et Penelope Eckert est bien placée pour en parler dans son chapitre (pourtant intitulé «Age as a Sociolinguistic Variable»).

Ce n'est pas seulement de «Spoken and Written Language» que traitent Cecilia Roberts et Brian Street dans leur contribution. Une bonne partie en est consacrée à l'alphabétisation (c'est ma traduction de l'anglais *literacy*, que certains calquent en français par *littéracie*).

«The Sociolinguistics of Communication Media» (de Gerhardt Leitner) constitue un thème que les sociolinguistes de stricte observance préféreraient sans doute voir occuper les départements de communication<sup>5</sup>.

Les chapitres 12 à 18 portent sur les langues en contact et sont à cheval sur les parties II et III de l'ouvrage. Le dernier chapitre de cette série, «Multilingualism», confié à un vétéran de la question, Michael Clyne, indique, parmi d'autres distinctions utiles, différentes façons d'organiser ce vaste domaine. Clyne y énumère les «paradigmes» suivants (p. 303) : «language contact», «language shift», «language death» et «language attrition» (ou plutôt, corrige-t-il, «language retention»).

Dans «Diglossia as a Sociolinguistic Situation», Schiffman part de la «formulation originelle de Ferguson» (même s'il nous rappelle qu'on a parlé de diglossie bien avant l'article classique de Ferguson : le mot français lui-même est attesté dès 1932-1933, nous apprend-t-il). Il présente alors les différents extensions et accommodements subis par le concept de diglossie.

Sur l'alternance entre variétés (c'est ainsi que j'ose traduire le titre, «Code-switching», du chapitre 13), Myers-Scotton, une des chercheuses les plus innovatrices dans le domaine, offre une excellente synthèse.

John Rickford et John McWhorter ont uni leurs efforts pour écrire le chapitre sur «Language Contact and Language Generation : Pidgins and Creoles», tandis

<sup>5</sup> Voir les commentaires négatifs de Romaine dans son compte rendu, rapide, du présent ouvrage (Romaine 1997).

que le chapitre suivant lui fait pendant avec le titre «Language Contact and Language Degeneration» et le chapitre 17 traite de «Language Contact and Language Displacement». En fait, ces deux derniers chapitres sont eux aussi reliés en ce que le premier traite des effets tandis que le second traite des «aspects contextuels du processus» (p. 273). Le chapitre sur «language degeneration», de Colette Ginevald Craig, reprend des distinctions communes sur la «mort» des langues.

Dans «Language Conflict», Nelke avance qu'il n'y a pas de contact de langues sans conflit linguistique. C'est ce qu'il appelle (pince-sans-rire?) la «loi de Nelke». L'auteur décrit en particulier, lui aussi, la situation de la Belgique et le cas «Canada and Quebec»<sup>6</sup>. Les cinq principes qu'il promet pour «neutraliser les conflits» relèvent pour la plupart (principes 2, 3 et 4) de la discrimination positive en faveur de la minorité. Nelke va moins loin cependant que la législation linguistique du Québec, puisqu'il limite le principe de territorialité à «quelques domaines clés, tels que l'administration et l'enseignement» (p. 299).

Langue et identité est un sujet qui jouit d'une pérennité certaine au Québec et qui a aussi suscité l'intérêt des sociologues du langage (Corbett 1990). Dans le présent recueil, il a été confié à Tabouret-Keller, sociolinguiste émérite associée à l'école fonctionnaliste de Martinet. Mais ses réflexions décollent trop, à mon avis, des rares données empiriques qu'elle présente.

On a confié à un autre vétéran, Joshua Fishman, le sujet voisin, auquel il a consacré sa vie de recherche : «Language and Ethnicity». Le sous-titre de son article, «The View from Within», indique sa démarche. En égrenant des citations, l'auteur montre ce que diverses langues représentent pour leurs locuteurs et comment ils pensent qu'il faut promouvoir leur langue. L'optimisme de Fishman en ce qui concerne l'avenir des langues minoritaires ne l'empêche pas de livrer des commentaires empreints de sagesse.

La sociolinguistique au niveau global présentée par McConnell dans le chapitre éponyme («Global Scale Sociolinguistics») couvre le genre de recherches, à l'échelle des États, sur le statut des langues et sur les langues écrites dans le monde, recherches que l'auteur poursuit à Québec et qu'il a entreprises (en collaboration avec Kloss) dans ce qui était alors le Centre international de recherche sur le bilinguisme. À part de décrire les travaux dans ce domaine<sup>7</sup>, l'auteur propose

6 La formule «le Canada et le Québec» présuppose que le Québec ne fait pas partie du Canada. Plusieurs spécialistes non canadiens au courant de la situation québécoise ont adopté cette expression conforme à la rectitude politique souverainiste : ici, Nelke; ailleurs, Erfurt (dans une correspondance privée, au moins). Je ne m'attends pourtant pas à ce que ces personnes éclairées se soient jamais permis d'écrire «la Belgique et la Flandre» ou «l'Allemagne et la Bavière».

7 Ceux du Summer Institute of Linguistics (en particulier l'excellent catalogue des langues du monde, *Ethnologue*) ne sont pas mentionnés.

trois «modèles» : «a cyclical model of language planning», «an illustrated model of language development» et «a general power model of contextual and vital forces and their resolution». Plutôt que de modèles prédictifs, cependant, il s'agit de schémas graphiques, dont la valeur heuristique n'est pas claire.

La contribution de Stubbs («Language and the Mediation of Experience : Linguistic Representation and Cognitive Orientation») participe à la remise en question actuelle de l'universalisme anti-whorfien qui a coïncidé avec la victoire du chomskysme<sup>8</sup>. C'est un article bien informé et pondéré, qui défend, avec succès, la thèse de l'interaction entre langue, pensée et culture, non pas au niveau de la structure linguistique mais à celui des usages et des discours.

Dans «Linguistic Etiquette», Kasper considère que les mots anglais «etiquette» et «politeness» sont interchangeables; sa contribution couvre donc le champ de recherche popularisé par le livre classique sur la *Politeness* de Brown et Levinson 1987. Comme Romaine 1997 l'a signalé, une bonne partie de l'article consiste en des bibliographies annotées sur des questions particulières.

La quatrième partie porte sur les applications. Les deux premiers chapitres concernent l'enseignement. Ludo Verhoeven est l'auteur du premier, «Sociolinguistics and Education», tandis que le second, concernant l'éducation bilingue, est l'oeuvre de Ofelia García. Ce deuxième article offre une typologie de l'éducation bilingue (éducation monolingue, éducation bilingue faible et éducation bilingue forte, une tripartition elle-même raffinée) et fait des hypothèses sur les résultats fournis par chacun des sous-types d'éducation.

«Sociolinguistics and the Law» présente un bon résumé des recherches et des pratiques américaines sur la question. Il donne aussi de bons conseils aux linguistes qui interviennent dans le domaine.

*Last but not least*, Denise Daoust, dans «Language Planning and Language Reform», offre une revue très bien documentée des écrits sur ce qu'on appelle ici l'aménagement linguistique. Son mot de la fin est, somme toute, optimiste : «If it is true [...] that language planning is more likely to succeed with respect to attitude than with respect to behavior, it must also be realized that, in the long run, it is attitudes which lead to change» (p. 451).

Le compte rendu ci-dessus m'a été particulièrement difficile. En effet, l'ouvrage rassemblé par Coulmas touche des domaines très variés, et je n'ai certes pas des compétences dans tous! Pour résumer mon évaluation, commençons par la forme. De ce point de vue, il faut féliciter le directeur de ce

---

8 Sur ce sujet, lire Gumperz et Levinson 1996.



volume : l'ouvrage contient peu de coquilles<sup>9</sup>. De façon très pratique, il offre une bibliographie unique, en appendice, avec pour chaque titre le numéro du ou des chapitres du présent recueil où il y est fait renvoi, et aussi un index unique des notions et des personnes<sup>10</sup>. Pour le fond, à ce que j'ai déjà dit sur l'introduction de Coulmas et sur la variété des contributions (mais aussi sur le recoupement, pas nécessairement mauvais, de certaines d'entre elles), j'ajouterai que nombre de chapitres sont excellents. Bravo encore à Coulmas pour ce qui a dû être un travail considérable de coordination. Maintenant que j'ai fini ce compte rendu, je pourrai enfin jouir d'un livre qu'il vaut la peine de posséder!

## Références

- BOURDIEU, P. et L. BOLTANSKI 1975 «Le fétichisme de la langue», *Actes de la recherche en sciences sociales* 4 : 2-32.
- BROWN, P. et S. LEVINSON 1987 *Politeness. Some Universals of Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CHAMBERS, J. K. 1995 *Sociolinguistic Theory*, Oxford et Cambridge (Mass.), Blackwell.
- CORBETT, N. éd. 1990 *Langue et identité : le français et les francophones d'Amérique du Nord*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- COULMAS F. et coll. 1989 *Language Adaptation*, Londres, Cambridge University Press.
- COULMAS F. et coll. 1991 *A Language Policy for the European Community. Prospects and Quandaries*, Berlin et New-York, Mouton de Gruyter.
- DANIELS, P., W. BRIGHT et coll. 1996 *The World's Writing Systems*, New-York, Oxford University Press.
- FASOLD, R. W. 1984 *The Sociolinguistics of Society*, Oxford, Blackwell.
- FASOLD, R. W. 1990 *The Sociolinguistics of Language*, Oxford, Blackwell.
- GAUCHAT, L. 1905 «L'unité phonétique dans le patois d'une commune», dans *Aus romanischen Sprachen und Literaturen : Festschrift Heinrich Morf*, Halle, p. 175-232.
- GUMPERZ, J., S. LEVINSON et coll. 1996 *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- PUPIER, P. 1980 c.r. de Pierrette Thibault et coll., *Le Français parlé. Études sociolinguistiques*, *CJL/RCL* 25-1 : 66-77.
- ROMAINE, S. 1997 c.r. de Coulmas 1997, *Language in Society* 26-4 : 591-592.
- WOLFRAM, W. et R. W. FASOLD 1974 *Social Dialects in American English*. Englewood Cliffs (New-Jersey), Prentice Hall.

9 À part un tilde manquant sur les mots d'origine espagnole *Cupeño* et *Luiseño* (p. 261) et la mauvaise numérotation des paragraphes du chapitre 6, il s'agit de confusions dans les dates de publication : à la p. 311, il faut lire «Fishman's (1992) comprehensive study»; p. 394, il est renvoyé à Vygotsky 1978, dont la date fournie en bibliographie est 1934; de même, pour Labov et Harris, s'agit-il de 1984 ou de 1994?

10 Hélas, comme dans beaucoup d'ouvrages récents, les notes ne sont pas infrapaginales, mais à la fin de chaque chapitre, ce qui en complique inutilement la consultation.